

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Entièrement payé



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MEASURE AGATE

1ère insertion - - 10 cent.

Autre " " " "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

UN CENTIME

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 5 MARS 1887

No 24

LE DEUM ALSACIEN

Le maître de chapelle Richter venait de terminer son souper habituel, lorsque deux coups de marteau fortement appliqués retentirent à la porte de la petite maison qu'il occupait dans un faubourg écarté de la ville de M..., en Alsace.

Qui pouvait frapper chez lui à pareille heure ? Il était huit heures et demie du soir, et depuis l'occupation allemande, survenue la semaine précédente, les rues étaient tristes et désertes, même pendant le jour. Les habitants, honteux de subir l'envahisseur, se calfeutraient chez eux et ne sortaient guère que pour aller aux vivres.

Dans des circonstances pareilles, ces deux coups de marteau étaient tout un événement. Richter posa gravement sa pipe sur le bord de la table, secoua ses jambes engourdies, et alla ouvrir d'un pas magistral.

—Eh ! quoi ! c'est toi, Christel, s'écria-t-il, en reconnaissant dans le visiteur importun le bedeau de la paroisse. Qui diable peut t'amener ici à pareille heure ?

—Monsieur Richter, répondit le bedeau tout essoufflé, je vous demande bien pardon, mais c'est M. le curé qui m'envoie.

—Lui serait-il arrivé quelque malheur ? reprit Richter.

—Je ne pense pas, monsieur Richter, dit le bedeau ; mais il m'envoie vers vous parce qu'il veut vous voir tout de suite, tout de suite.

Et le pauvre homme de bedeau s'arrêta net pour souffler bruyamment.

—Es-tu fou ? dit le maître de chapelle. M. le curé veut me voir à cette heure ?

—Oui, monsieur Richter.

—Tu veux dire demain.

—Non, non, monsieur Richter, je dois même vous ramener avec moi.

—Mon Dieu ! mon Dieu ? que se passe-t-il donc ? murmura le musicien.

Et il fit entrer le bedeau dans son vestibule, pendant qu'il allait chercher dans sa chambre, située au premier étage, sa canne et son chapeau.

Richter et le bedeau traversèrent d'un pas rapide tout M..., silencieux. Seuls quelques officiers allemands qui sortaient de la brasserie parcouraient encore les rues, en laissant traîner sur les pavés leurs sabres pesants.

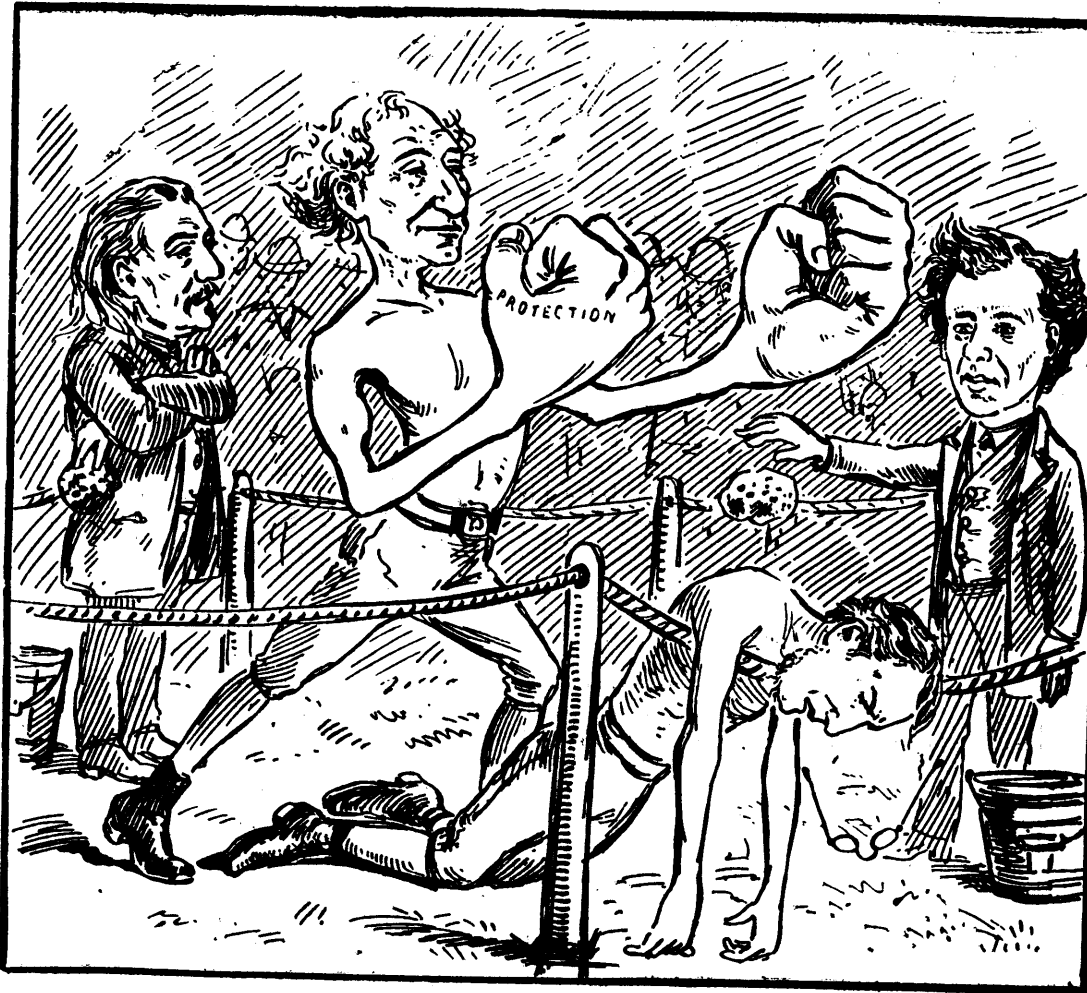
Le bedeau ouvrit la petite porte du presbytère dont il avait la clef, et introduisit le maître de chapelle. Le vieux curé Schlegel l'attendait.

Le curé Schlegel était un beau vieillard de soixante-dix ans. Ses cheveux abondants étaient d'une blancheur de neige, et son regard dénonçait la franchise et la loyauté. Sur sa poitrine était attaché un petit bout de ruban rouge, digne récompense de cinquante ans de dévouement et de charité.

Le digne vieillard était curé de M..., depuis plus de quinze ans, et il n'y avait pas un pauvre dans la paroisse qui n'eût à se louer de ses bienfaits.

Ce soir-là, le curé Schlegel était très pâle.

—Ah ! c'est vous, mon bon Richter, dit-il, au musicien qui entraient en écarquillant ses petits yeux, pour mieux voir quelle étonnante surprise lui était réservée. Entrez, et refermez la porte derrière vous.



LE PRIZE FIGHT DU 22

Johnny renverse Blake sur la corde et Laurier jette l'éponge après le premier coup de poing.

Richter exécuta de point en point les ordres du curé.

—J'avais bien besoin de vous voir, mon ami, reprit le curé sous le coup d'une violente émotion dont il ne se sentait pas maître ; j'avais bien besoin de vous voir pour causer.

Pais serrant vivement les deux mains du maître de chapelle, il le regarda fixement et lui dit :

—Ah ! mon pauvre Richter, nous sommes bien malheureux.

Richter demeurait immobile, comme pétrifié.

—Tenez, lisez, Richter, continua le curé en tendant au musicien un petit carré de papier blanc. Voilà ce qu'un soldat allemand m'apporte de la place.

Richter prit le papier et lut :

« Par ordre du gouvernement de la place de M..., il est enjoint au curé Schlegel, de l'église de M..., de célébrer, dimanche prochain, à midi, un *Te Deum* en musique, en l'honneur de S. M. Guillaume, roi de Prusse, de la famille royale et des princes allemands ses alliés. Les autorités civiles et militaires de M..., suront officiellement convoquées. »

Le maître de chapelle se laissa tomber sur une chaise, sans trouver un seul mot.

—Quelle honte ! Quelle honte ! murmura le curé.

—Eh bien ! reprit Richter sortant de sa stupeur, que comptez-vous faire, monsieur le curé ?

Le curé se tut un moment, puis, avec un grand calme, répondit :

—Obéir !

Richter se dressa, comme s'il fût mû par un ressort, et se tint droit devant le curé en crispant ses deux poings.

—Oui, obéir, continua le curé. Nous sommes à la merci de ces misérables. S'il ne s'agissait que de moi, peu importe ! Un vieillard de soixante-dix ans n'est pas un otage si précieux. A mon âge je ne suis plus bon à rien. Mais il ne s'agit pas de moi ; il s'agit de la ville tout entière, qui est entre leurs mains ; il s'agit de nos frères, de nos concitoyens, dont il faut sauvegarder les familles et les intérêts. Nous chanterons le *Te Deum*, et c'est pour cela, mon bon Richter, que je vous ai fait avertir.

—Ne me demandez pas cela, dit Richter, je ne ferai pas cela.

—Richter, poursuivit le curé, j'ai dit comme vous en recevant cet ordre, et pourtant j'ai changé d'avis. Ce n'est pas l'homme, ce n'est pas le Français qui vous parle, c'est le pasteur. C'est le pasteur qui a charge d'âmes ; c'est le pasteur qui veut éviter l'effusion de sang ; c'est le pasteur qui veut la paix et la concorde. Un refus de ma part pourrait tout perdre, et voilà pourquoi j'ai compté sur votre concours.

—Eh bien ! soit. Quel morceau faudrait-il exécuter ? murmura sourdement le musicien.

—Le plus court, dit le curé.

—Alors, comptez sur moi.

Le maître de chapelle sortit précipitamment du presbytère. Le curé se mit à prier, et celui qui aurait pu voir, dans l'ombre de la nuit, le visage du pauvre musicien regagnant son logis, eût aperçu deux grosses larmes qui coulaient le long de ses joues.

Le dimanche suivant, à midi très précis, l'église catholique de... était envahie par le ban et l'arrière-ban de tous les traîneurs de sabre allemands. D'habitant de la ville,

pas un. De toutes parts des habits bleus à boutons d'or, des casques à pointe. Un siège doré avait été réservé par ordre, au près du chœur, pour le gouverneur militaire de M...

Le curé Schlegel fit son entrée dans le chœur, à la tête de son clergé. Il avait retiré le ruban rouge qui ornait d'ordinaire sa poitrine, et il avait revêtu une chasuble de couleur sombre en signe de deuil.

Son visage était aussi blanc que son aube ; il semblait ne pas apercevoir la foule qui remplissait la nef, et ses regards étaient sans cesse tournés vers le crucifix suspendu au-dessus du maître-autel.

Quant à Richter, depuis le jour de son entrevue avec son curé, il avait disparu. Il s'était enfermé dans sa maison, avait cessé de donner ses leçons et avait consigné sa porte aux visiteurs. Puis le dimanche matin, il s'était habillé tout en noir, et avait pris un chemin détourné pour se rendre à son église. En un mot, il se cachait, comme un homme qui vient de commettre une mauvaise action. Enfin, au lieu de diriger le chœur derrière le maître-autel, comme à son habitude, il avait congédié l'organiste en déclarant qu'il tiendrait l'orgue en personne, et il avait gravi en silence le petit escalier de pierre conduisant aux grandes orgues.

Midi sonnait au cadran de l'église, lorsque le gouverneur von B... fit son entrée au milieu d'une escorte de soldats le sabre au poing. Les orgues firent entendre une mélodie traînante, et la cérémonie commença. Cérémonie lugubre où les chants ressemblaient aux psaumes des morts, et la plainte des orgues aux soupirs des agonisants. Par ordre du gouverneur, le curé Schlegel chantait un *Te Deum*

en l'honneur des princes Allemands, et le brave Richter l'accompagnait sur son clavier !

Richter, pâle et fiévreux, pressait de ses doigts tout tremblants les touches d'ivoire, lorsqu'il sentit tout à coup un éclair passer devant ses yeux.

Il rejette d'un mouvement de tête ses cheveux en arrière ; son œil, tout à l'heure presque éteint, s'illumine ; son corps tout entier se redresse, et ses doigts, à l'instant encore si incertains, se raidissent sur le clavecin.

Les orgues languissantes rendent des sons de cuivre que les échos de la nef répètent au loin. Tous les vieux vitraux en tressaillent.

Le curé Schlegel s'est levé avec tout son clergé, puis s'est mis en prières.

Quant à l'auditoire allemand, il s'entre-regarde, et paraît consterné. Une tumulte grandissant, une sorte d'épouvante se propage parmi ces spadassins. Le gouverneur en personne s'esquive de l'église comme si quelque divinité le pourchassait du temple.

Richter, le brave Richter, jouait sur ses orgues la *Marseillaise* !

Le soir même, le maître de chapelle avait quitté la ville pour dépister la police allemande. Depuis ce jour, il n'y est pas rentré.

Quant au curé Schlegel, il vient doucement de s'éteindre en exprimant ce désir : que le premier *Te Deum* français soit exécuté sur les orgues de M..., par le musicien Richter.

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit cents la douzaine.
Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTREAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTREAL, 5 MARS 1887



EVANGILE DU JOUR.

Les jours du Carnaval étant passés, les principaux sacrificateurs, les scribes et les princes des Rouges s'assemblèrent dans une paroisse appelée Montréal et ils cherchèrent le moyen de saisir Johnny et ses disciples et de le faire mourir.

Chacun proposait un projet. Deux disciples de Blake, Laurier et Mercier, proposèrent de s'en emparer au moyen d'une corde. Alors Bergeron, un des amis de Chapleau s'avança au milieu des sacrificateurs et leur dit : Que me donnez-vous et je vous livrerai Johnny ?

Blake lui dit. Si vous me le livrez, je ferai de vous un prince de ma maison.

Laurier parla à son tour et dit : Donnez moi cette tâche. J'irai rencontrer Johnny et Chapleau avec ma carabine de 37.

Or cette carabine n'avait plus de plaque et les Rouges ne permirent pas à Laurier de s'en servir.

Les princes et les scribes de la tribu résolurent alors de s'emparer de Johnny et de ses amis avec une longue corde.

Or Johnny était alors âgé de soixante-douze ans et Chapleau de quarante huit ans.

Johnny donna à Chapleau un bout de corde longue d'une coudée et épaisse de deux doigts et il lui dit : Va devant le peuple de Québec et fais des miracles. Tu jetteras ta corde sur la terre et elle deviendra un dragon.

Chapleau donc vint devant le peuple et fit ce que Johnny lui avait commandé.

Chapleau jeta sa corde devant les Rouges et elle devint dragon.

Mais les princes des Rouges firent venir leurs sages et leurs magiciens Trudel, Mercier, Savary, Beaugrand, Langelier et Paucard et ces magiciens de Québec firent la même chose par leurs enchantements.

Ils jetèrent donc chacun leur bout de corde et ils devinrent des dragons, mais la corde de Chapleau engloutit leurs cordes.

Les rouges voyant cette merveille s'écrièrent : " Johnny est bien serpent."

Les disciples de Johnny furent alors proménés en triomphe par le peuple qui criaient : Amen, louange, gloire, sagesse, action de grâce, honneur, jouissance et force à notre vieux chef.

Le grand vicaire Trudel et ses amis les pharisiens en voyant qu'ils ne pourraient plus détruire la puissance de Johnny se lamentèrent et versèrent des larmes abondantes.

Ils s'aignèrent les cheveux avec de l'huile de castor et ils les couvrirent de cendres. Ils se mirent un sac sur la tête et une corde au col et ils se livrèrent au désespoir.

Le peuple qui les voyait disait : Ce sont des gens de sac et de corde. Ils ont obtenu ce qu'ils méritaient.

Or, pendant ce temps Trudel se lamentait en disant : Ma force est perdue et l'espérance que j'avais en mon chef. J'ai appelé mes amis, mais ils m'ont trompé.

Je suis dans la détresse ; mes entraillures sont émues, mon cœur est agité parce que j'ai ajouté rébellion à rébellion.

A cause de cela je pleure et mon œil se fonde en eau.

J'étends mes mains et personne ne me console, mon étendard est devenu comme un linge souillé. L'ennemi a écrasé la queue du castor et la corde qui faisait ma force s'est effilée et rompue.

Tout mon peuple sanglote et les carottes qui faisaient mes délices se sont cordées et desséchées dans les jardins de mes amis.

On m'abreuve d'absinthe et on me nourrit de carotte à Moreau.

Coups d'Archet.

Un astronome américain dit qu'il n'y a que six mille neuf cents étoiles visibles à l'œil nu. Cet astronome n'est probablement jamais tombé sur un des trottoirs couvert de verglas.

**

La veille de la votation Gosse a rencontré sur la rue un des membres du comité libéral et lui a dit : " Ecoutez monsieur, il faudrait absolument une vingtaine de citoyens influents pour maintenir l'ordre près des polls. Moi, je sais où les prendre."

Heureusement les hommes influents n'ont pas été mis en réquisition le 22.

**

Le tremblement de terre qui a causé tant de dégâts en Italie a été ressenti à Montréal dans un certain magasin de vins de la rue St-Laurent où tout le personnel a éprouvé des oscillations des plus inquiétantes. L'établissement a été ébranlé jusque dans ses fondations.

**

Nous accusons réception des deux premières livraisons de la *Bibliothèque Française*. C'est une publication destinée à avoir beaucoup de vogue. Chaque numéro contient un roman à sensation. Le format est l'in quarto de 50 pages. Le frontispice contient une excellente illustration. Le prix de l'abonnement est de \$1.50 par année.

**

Le sergent Charbonneau de la police civile a conduit hier au poste un individu trouvé mort ivre sur le chemin Papineau. Lorsqu'on examina le prisonnier on constata que ses mains et ses pieds étaient gelés. On trouva dans une des poches de son gilet un fragment de papier-ministre sur lequel on lisait : " On dit que quand les libéraux ont vu *Clorane* (Cloran) candidature par 900 voix de minorité ils ont déclaré que l'autre *coureane* (Curran) chance d'être élu. Lorsque le prisonnier a comparu devant le recorder ce dernier l'a condamné à six mois d'incarcération pour attentat aux mœurs."

L'art épistolaire.

Les lectrices du *Violon* seront heureux de voir un aussi beau modèle de lettre que le suivant :

Montréal, 15 février 1887.

Mamesel

Je mais la main a la plum pource vou zécrier que ge vou sai vu chai ma tente yer soire ai que depuis ce tan las ge pense a vou ai que ge voudret bin vou revoir ai vous jassé ; a sel faim que ge vou conuse ai vou fi con être ma parçonne qui bin certin vou cera trais sagrai hable y me samble que ge vou zem bin grau ai que vou tou vou memieré kan vou moré conut ai ci nou nou zémont nou nou mari rond zensamble ai nou ceron zeureu, mon amoures don ta la kel vou zète lobjais fini ras jamés si tan seleman vou voulüi que ge vous rancontrüsse kek por ai que ge vou parlusse dan le cuyo de laureil pource vou dir com mon queur ais tatirer par vot queur vou me fairai un gran plésir vou pouré me réponner an fésan marké vot laite ha mon nom oh numairau rus amerse An atandan ane réponce ge vou di ancor ane foit que ge vou zème

Vot anje konçolateur

YPOLIT BONNE ENFAN.

Pour copie conforme.

P. KIN,
violonneux.

M. ALEXANDRE DUMAS

On s'imagine volontiers, quand on pense à la grande situation littéraire de M. Alexandre Dumas, l'illustre écrivain tant applaudi dont on vient de représenter la nouvelle pièce, *Françillon*, à la Comédie-Française, que ses débuts ont été faciles.

N'était-il pas le fils de l'auteur populaire des *Mousquetaires* ? Celui-ci semblait n'avoir qu'à lui ouvrir la carrière.

Eh bien ! il s'en faut pourtant que les débuts de M. Alexandre Dumas fils aient été faciles. Tout lui souriait. Le grand point, pour lui, était de se faire prendre au sérieux par les amis et les admirateurs de son père.

Le bon Dumas, d'ailleurs, avec sa prodigalité et son insouciance, n'avait pas cherché à inspirer l'amour du travail à son fils, au contraire, il lui avait donné de singuliers conseils.

— Quand on porte mon nom, lui avait-il dit, on fait figure dans le monde. Dépense sans compter, amuse-toi, je payerai tes dettes, et le jour où tu voudras te ranger, je te donnerai 300.000 francs pour te marier.

Alexandre Dumas fils (à vingt ans, comment aurait-on résisté ?) obéit fidèlement à son père. Mais un beau jour, il se trouva avoir une cinquantaine de mille francs de dettes. Il s'ouvrit de la situation au romancier :

— Diable ! fit celui-ci, et moi qui dois déjà six cent mille francs.

M. Alexandre Dumas ne répondit rien, mais de ce jour là, il comprit qu'il ne devait compter que sur lui-même. Il chercha la renommée dans les lettres, lui aussi, mais on s'amusa de ses essais, sans y attacher d'importance. Comment, avec un nom aussi célèbre, faire son trou, de son côté ?

M. Alexandre Dumas fit du journalisme, des travaux courants, il rédigea même un jour, le prospectus de la loterie du "Lingot d'Or." Puis, il entra au journal l'*Assemblée Nationale*, où il fit le compte rendu des chambres.

Ce fut sur ces entrefaites, que, une fois qu'il se trouvait de loisirs, à Saint-Germain, il écrivit la *Dame aux Camélias*.

Le succès du roman fut long à se décider. Pour tout bénéfice, l'auteur en avait d'abord retiré mille francs. Son père se refusait encore à prendre le nouvel écrivain en considération littéraire. Un jour que M. Alexandre Dumas disait à l'auteur de *Monte-Cristo* qu'il voudrait tirer une pièce de la *Dame aux Camélias*, le fécond romancier se mit à rire :

— " Il n'y a pas l'ombre d'une pièce là dedans ! " lui répondit-il.

M. Dumas fils avait déjà une volonté très opiniâtre : il fit la pièce quand même et vint un jour la lire à son père.

Celui-ci l'écouta en hochant la tête, puis tout à coup il fut saisi par l'intérêt et l'émotion.

Dumas père avait à ce moment le Théâtre-Historique ; il reçut la pièce d'emblée. Mais, avec Dumas, le lendemain n'avait rien de trop sûr. La *Dame aux Camélias* ne fut jouée, en effet, que longtemps après, après avoir été refusée partout.

Voilà qui peut consoler de leurs déboires certains auteurs malheureux !

On a raconté que le jour de la première de sa pièce, M. Alexandre Dumas fils possédait dix francs en tout. Mais le succès même jeta M. Dumas fils en d'assez nombreuses aventures. Alors, ses créanciers s'abattirent sur lui. En ce temps-là, la prison pour dettes de Clichy existait encore, M. Dumas, fils fut arrêté trois fois en une semaine.

Il sourit, aujourd'hui, quand il se rappelle tous ces souvenirs !

Un jugement curieux est celui qui a été porté sur Dumas fils par Dumas père.

" Tout, a-t-il écrit, lui est un sujet d'étude et surtout lui-même. Je travaille de tête, et, presque toujours, exécute la pièce tout entière dans mon esprit avant de la commencer. Alexandre s'y met dès qu'il y a une masse à peu près dégrossie. Il voit sa statue sortir peu à peu du bloc, à force de coups de ciseau et de coups de maillet. Je l'ai vu faire dix actes au lieu de cinq. Tel personnage qui commençait par être un notaire ; tel autre, qui débutait par être un poète, au deuxième ou troisième remaniement était métamorphosé en agent de change. De là une grande fatigue, et à la suite de cette fatigue, parfois des défaillances. Il fallait l'admirable, le puissant, l'invincible moral d'Alexandre pour terrasser cette lassitude."

Une chose incontestable, c'est que M. Alexandre Dumas ne s'est jamais laissé griper par le succès et qu'il a toujours eu le plus grand souci de sa dignité littéraire.

THÉÂTRE ROYAL.

Cette semaine la troupe de pantomime de Tony Denier attire la foule au Théâtre Royal.

L'ART DE TUER

L'art de tuer ou les progrès de la science et de la civilisation :

Il y a trente ans, en 1856, un canon de plus gros calibre coûtait 2,800 fr. ; son chargement ne revenait qu'à 14 fr.

Actuellement les plus grosses pièces d'artillerie, les canons de 110 tonnes, se payent 487.500 fr., et chaque coup qu'on tire occasionne une dépense de 4,675 fr.

Nous payons donc, aujourd'hui, pour tirer un coup de canon, le double environ de ce que coûtait autrefois un canon entier.

Et dire que ce n'est là qu'un commencement. Avec notre mélinite, à laquelle les Allemands prétendent opposer leur "roburite," nous en verrons encore bien d'autres.

LA MODE

Il paraît que les fleurs ont été peu employées cet hiver dans la toilette des Parisiennes.

Sur les chapeaux s'épanouissaient autrefois des gerbes de roses, de gros bouquets de marguerites ; maintenant la mode y a mis des oiseaux, des nœuds de rubans de faille à larges picots.

Et ce n'est pas seulement des chapeaux que la fleur a été bannie. Les robes de bal sont exclusivement garnies de rubans étroits montés en choux ou formant flots et jetés avec ensemble sur le corsage et sur la jupe.

La fleur n'apparaît même plus dans les cheveux des jeunes filles : elles ont adopté un petit pouf de ruban comète de deux ou trois nuances s'harmonisant avec les teintes de la robe, avec aigrette de tulle de soie blanc sortant en nuage du milieu du pouf.

Le printemps ramènera, dit-on, la mode des fleurs artificielles dans la toilette des femmes.

ECOUTEZ GALIPEAU

Galipeau n'est pas mort.

Nous l'avons rencontré la semaine dernière dans un des wagons du Grand-Tronc en train de pérorer sur les dernières élections au milieu d'un groupe de fumeurs. Nous avons pu saisir quelques perles de son discours :

— Oui, messieurs les conservateurs, c'est une espèce de venin qui est tombé sur vos têtes qui est devenu fatal jusqu'à la mort semblable aux plaies d'Egypte.

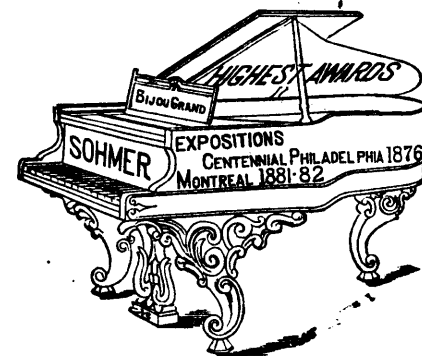
Le crachat qui vous a été lancé en 1886 est resté sur votre front comme un "stigmate" qui ne s'effacera jamais. Vous avez reçu l'insulte de votre "rastre."

Il y avait un serpent dans le jardin des olives qui a fait tomber la première femme, elle se l'est attaché sur la poitrine comme un limon qu'elle trainera pendant toute sa vie.

MALÉDICTION !

Le Vrai Brazeau vient d'encourir la malédiction de tous les marchands de cigares et de tabac. Ces derniers ont dit : Maudit soit le jour où il a été dit que les Crème de la Crème, et tous les cigares de 10 cents se vendent pour 5 cents ! le Vrai Brazeau n'a pas flanché malgré cette malédiction il continue son négoce épouvantable.

Le Vrai Brazeau est au No. 47 rue St-Laurent.



SOHMER

Adoptés aux conservatoires de New-York, Boston, Philadelphie, New York College of Music, Fifth Avenue Theatre, Couvent de Villa Maria, Montréal, Couvent du Sacré Cœur à Mahatanville, Couvent de Villa de Sales, Long Island, et dans toutes les principales Institutions d'Amérique. Le Couvent de Maria qui a 8 pianos Sohmer depuis plus de six ans dit que ces pianos sont parfaits sous tous les rapports et ne peuvent pas être surpassés.

— SEULS AGENTS —

LAVIGNE et LAJOIE

1657, RUE NOTRE-DAME, Montréal.



L'ÉLECTION DANS RICHELIEU

CHANSON

Une chanson très nouvelle
Que je vais vous chanter
Sur l'élection nouvelle
Qu'on a dans notre comté

Ladouceur sur le-z-husting'
Fait son pansu badin,
Avec sa bedaine pointue
Il a l'air d'un gros marsouin

Il a un casq' à palette,
Nous l'avons vu l'autre fois ;
Il a les jamb' en guette
Comme des pieds de ch'valet.

Les poche' remplies de gazettes,
Comm' un libéreau d'Paris,
Il ouvrait bien ses feuilletes
Pour nous conter des ment'ries

Il a été à St-Robert
Nous l'avons vu l'autre jour,
Dénigrer Monsieu' Labelle
Comm' il l'a fait toujours.

Mais il veut aller en chambre
Pour y faire les lois ;
On aime point sa politique
Il en aura point l'emploi

Nous savons bien que les rouges
Aiment tous la liberté,
Car ils aim' point les prêtres
Autrement qu' pour les taxer.

Labelle' veut aller en chambre
Pour y faire les lois ;
On aime' bien sa politique
On y' a tous' donné nos voix

C'est un galant capitaine
Qu'a toujours bien vouverné ;
On va l'envoyer en chambre
Pour bien diriger l'comté.

J'va vous conter une histoire
Avant d'chanter la fin
J'va vous conter d'autre chose
Un petit mot pour Cardin.

On le voit sur les-z-husting'
Du docteur Bergeron
Nous conter des mensonges
Des ment'ries sans raison.

Il avait dans sa mainette
Un p'tit papier chiffonné,
Il avait dans ses feuilletes
Des ment'ries en quantité.

Il a un grand barbe grise
Tout comm' le jui-errant
Il a des dents dans la bouche
Comme le grand père Adam.

Il a les jambe' aussi fines
Comm' des fuseaux de rouet
Les bras comm' des brins de fil
Y' y' ont tous' donné leur voix.

On le voit dessus son siège,
Se croir' bien haut monté,
Attention à l'entreprise
Il pourrait bien y succomber.

Y' y' ont offert deux mil' cinq cent piastres
S'y' y' euss' offert cinq mil piastres
Il aurait bien accepté.

Monsieur Cardin il déplore
Le jour de sa contestation,
Il dit qu' s'il faut qu'il la perde
Il va vendre sa maison

On sait qu'il est point trop riche
Ça peut fort bien l'occuper ;
Il a fait un peu d'dépenses
Il a point pu les payer.

Il devait quarante piastres
A monsieur Prosper Lannie
On y' a d'mandé à sang-froid
Il a dit : J'ai point de quoi !

Edmond Cartier le p'tit-Major
Lui-même il s'est avancé,
Il dit : Ne sois point en peine,
Pour moi je vais te payer.

Ils ont fait une collecte
Dans leur petite société,
Ont ramassé quarante piastres
Ils ont rach'vé de le payer.

Qu'a fait la chansonnette
Bien faite et composée,
C'est un brave citoyen
De la paroisse de St. Aimé.

Il a fait la chansonnette
Bien faite et composée,
En traversant la rivière
S'en allant de son côté.



APRÈS LA DÉFAITE

LAURIER.—Perdu ! perdu ! mon cher, ma carabine de 37 était trop vieille, elle n'a été d'aucun service.

MERCIER.—La corde de mon arc s'est cassée et je n'ai pu envoyer une flèche dans le cœur de notre ennemi.

Cinq mille francs pour un cheveu

Le milord excentrique et généreux dont on croyait la race perdue s'est retrouvé l'année dernière à Vienne.

Un riche insulaire, qui était entré chez un coiffeur, y vit une jeune fille charmante, mais très pauvrement habillée, en discussion d'affaires avec le maître de l'établissement ; elle lui offrait de vendre ses magnifiques cheveux et en demandait ro florins, il ne voulait en donner que 8. Enfin, la belle enfant consentit, les larmes aux yeux, à accepter ce prix : le coiffeur allait prendre les ciseaux lorsque l'Anglais intervint par un *halte !* retentissant.

Il s'enquit auprès de la jeune fille des motifs qui la forçaient à ce douloureux sacrifice ; elle raconta que ses parents, autrefois dans l'aisance, se trouvaient actuellement sans pain.

L'Anglais alors, tirant deux billets de banque et les offrant à la jeune fille, lui dit : "Voulez-vous que je vous achète, moi, votre chevelure ?"

La jeune fille, sans même regarder le montant de la somme, répondit que oui ; l'Anglais alors enleva délicatement un seul cheveu, qu'il mit dans son portefeuille, et s'en fut. Le coiffeur apprit à la jeune fille qui était restée toute saisie, que les billets représentaient la somme de 200 livres, soit 5.000 fr. ; elle se mit alors à pleurer, mais cette fois de joie ; ses parents étaient sauvés de la misère.

LE TEMPLE AUX SERPENTS

La petite ville de Weida, dans le royaume de Dahomey, est célèbre par son temple aux serpents. C'est un long bâtiment dans lequel les prêtres entretiennent une masse de serpents, petits et grands, qu'ils nourrissent avec les poules, oiseaux, grenouilles, que les indigènes leur apportent.

Rien n'est curieux comme une visite dans ce sanctuaire de dieux rampants qui inspirent l'horreur à l'Européen. On voit ces reptiles enroulés aux poutres sous le toit du temple, étendus au soleil ou suspendus la tête en bas, comme d'énormes câbles aux dessins les plus capricieux. Avec quelques bons pourboires, on peut obtenir des prêtres du lieu quelques surprises : munis d'une baguette, ils font exécuter aux serpents de petit volume des exercices de course, mais ils se refusent obstinément à déranger les

gros ; ils sont, du reste, énormes et de taille à étouffer un bœuf dans leurs anneaux

Il arrive souvent que ces faux dieux, entretenus au nombre de plus de mille dans le temple de Weida, quittent les lieux sacrés et se répandent dans la ville. Alors les prêtres se mettent en chasse ; ils attrapent les petits à la main et fourrent les plus gros dans des sacs pour les réintégrer dans le temple.

Tuer un serpent intentionnellement est un crime abominable qui est puni de mort. Si c'est un Européen qui a tué le reptile, la protection du roi lui-même pourrait à peine le sauver. L'auteur involontaire de la mort d'un de ces reptiles doit annoncer l'accident aux prêtres et se soumettre à des exercices de purification qui se renouvellent chaque année.

Dans ce pays, le prêtre vit de l'autel ; car on prétend que les poules qu'apportent les dévots pour nourrir les serpents sacrés sont plumées et mises à la poêle par les soins des prêtres, qui s'en régalent.

VARIETES.

Au cercle.
—Mon cher, je crois que je vais faire une bêtise.

—Fais la tout de suite, alors ?

—Pourquoi ?

—Parce que, quand on veut faire une bêtise, il faut la faire immédiatement ; car, si on attendait au lendemain, on réfléchirait, et, sûrement, on ne la ferait pas.

Guibollard est tellement myope qu'il ne distinguerait pas à trois mètres un vélocipède d'un tramway.

Parti en famille pour aller faire une promenade à la campagne, il se cogne dans un chemin contre une vache qui revenait des champs.

Très poli, il ôte vivement son chapeau et s'incline en murmurant :

—Mille pardons, madame, je suis d'une maladresse !...

Il s'aperçoit presque aussitôt de sa méprise et se met à rire de lui-même.

A quelque pas de là, poursuivant sa route, il va s'entraver dans les jambes de sa belle-mère. Mais instruit désormais par l'expérience, il s'écrite avec colère :

—Ah ça ! on ne rencontre donc que des vaches dans ce sacré pays !

Tête de la dame.

Le Tonneau Rouge de la rue St-Laurent continue d'être l'aimant qui attire la foule. Tout le monde vont admirer les merveilles du restaurant le plus populaire de Montréal. Le Tonneau Rouge a une spécialité celle des Vins Canadiens les plus purs. Vous trouverez le Tonneau Rouge au No 88 rue St-Laurent.

Une vieille dame.—Il paraît que l'on va ouvrir de nouveaux cimetières dans la banlieue.

Un farceur.—Et qu'on fera six cents francs de rente viagère au premier qui les étrennera.

La vieille dame.—Vous verrez que ça tombera encore sur quelqu'un qui n'en aura pas besoin.

La scène se passe à Washington : Le valet de chambre d'un représentant yankee vient ouvrir à un visiteur.

—Votre maître est-il ici ? demande ce dernier.

—Non, monsieur.
—Tant mieux pour lui, car le feu est à la maison.

Deux secondes après, le représentant apparaît effaré.

—Rassurez-vous, lui dit alors le visiteur, c'était alors une fausse alerte... Je suis reporter et j'avais l'ordre de vous voir par n'importe quel moyen !

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement : un an, \$2 50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.

UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourme.s. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, pruneaux, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon.

jno P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

Aux PATINEURS

PALAIS DE LA PUISSANCE

957—RUE STE-CATHERINE—957

(Entre les rues St-Dominique et St-Constant)

SAMEDI, LE 4 COURANT

Musique par les Membres de la Musique de la Cité

ADMISSION, 10 CTS.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE,
IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,
IMPRESSIONS DE COMMERCE
Etc., Etc., Etc.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE
D'EXECUTER LES COMMANDES LES PLUS
CONSIDERABLES SOUS LE PLUS
BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,
GÉRANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques-Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540 rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.

FEUILLETON DU "VIOLON."

LE BONHEUR

C'était l'heure du thé, avant l'entrée des lampes. La villa dominait la mer; le soleil disparu avait laissé le ciel tout rose de son passage, frotté de poudre d'or; et la Méditerranée, sans une ride, sans un frisson, lisse, luisante encore sous le jour mourant, semblait une plaque de métal polie et démesurée.

Au loin, sur la droite, les montagnes dentelées dessinaient leur profil noir sur la poupre pâlie du couchant.

On parlait de l'amour, on discutait ce vieux sujet, on redisait des choses qu'on avait dites, déjà bien souvent. La mélancolie douce du crépuscule alentissait les paroles, faisait flotter un attendrissement dans les âmes, et ce mot: "amour", qui revenait sans cesse, tantôt prononcé par une voix d'homme, tantôt dit par une voix de femme au timbre léger, paraissait emplir le petit salon, y voltiger comme un oiseau, y planer comme un esprit.

Peut-on aimer plusieurs années de suite?

— Oui, prétendaient les uns.

— Non, affirmaient les autres.

On distinguait les cas, on établissait des démarcations, on citait des exemples; et tous, hommes et femmes, pleins de souvenirs surgissants et troublants, qu'ils ne pouvaient citer et qui leur montaient aux lèvres, semblaient émus, parlaient de cette chose banale et souveraine, l'accord tendre et mystérieux de deux êtres, avec une émotion profonde et un intérêt ardent.

Mais tout à coup quelqu'un, ayant les yeux fixés au loin, s'écria:

— Oh! voyez, là-bas, qu'est-ce que c'est?

Sur la mer, au fond de l'horizon, surgissait une masse grise, énorme et confuse.

Les femmes s'étaient levées et regardaient sans comprendre cette chose surprenante qu'elles n'avaient jamais vue.

Quelqu'un dit:

— C'est la Corse! On l'aperçoit ainsi deux ou trois fois par an dans certaines conditions d'atmosphère exceptionnelles, quand l'air d'une limpidité parfaite ne la cache plus par ces brumes de vapeur d'eau qui violent toujours les lointains.

On distinguait vaguement les crêtes, on crut reconnaître la neige des sommets. Et tout le monde restait surpris, troublé, presque effrayé par cette brusque apparition d'un monde, par ce fantôme sorti de la mer. Peut-être eurent-ils de ces visions étranges, ceux qui partaient, comme Colomb, à travers les océans inexplorés.

Alors un vieux monsieur, qui n'avait pas encore parlé, prononça:

— Tenez, j'ai connu dans cette île, qui se dresse devant nous, comme pour répondre elle-même à ce que nous disions et me rappeler un singulier souvenir, j'ai connu un exemple admirable d'un amour constant, d'un amour invraisemblablement heureux.

Le voici.

Je fis, voilà cinq ans, un voyage en Corse. Cette île sauvage est plus inconnue et plus loin de nous que l'Amérique, bien qu'on la voie quelquefois des côtes de France, comme aujourd'hui.

Figurez-vous un monde encore en chaos, une tempête de montagnes que séparent des ravins étroits où roulent des torrents; pas une pleine, mais d'immenses vagues de granit et de géantes ondulations de terre couvertes de maquis ou de hautes forêts de châtaigniers et de pins. C'est un sol vierge, inculte, désert, bien que parfois on aperçoive un village, pareil à un tas de rochers au sommet d'un mont. Point de culture, aucune industrie, aucune art. On ne rencontre jamais un morceau de bois travaillé un bout de pierre sculptée, jamais le souvenir du goût enfantin ou raffiné

des ancêtres pour les choses gracieuses et belles. C'est là même ce qui frappe le plus en ce superbe et dur pays: l'indifférence héréditaire pour cette recherche des formes séduisantes qu'on appelle l'art.

L'Italie, où chaque palais, plein de chefs d'œuvre, est un chef-d'œuvre lui-même, où le marbre, le bois, le bronze, le fer, les métaux et les pierres attestent le génie de l'homme, où les petits objets anciens qui traînent dans les vieilles maisons révèlent ce divin souci de la grâce, est pour nous tous la patrie sacrée que l'on aime parce qu'elle nous montre et nous prouve l'effort, la grandeur, la puissance et le triomphe de l'intelligence créatrice.

Et, en face d'elle, la Corse sauvage est restée telle qu'en ses premiers jours. L'être y vit dans sa maison grossière, indifférent à tout ce qui ne touche point son existence même ou ses querelles de famille. Et il est resté avec les défauts et les qualités des races incultes, violent, haineux, sanguinaire avec inconscience, mais aussi hospitalier, généreux, dévoué, naïf, ouvrant sa porte aux passants et donnant son amitié fidèle pour la moindre marque de sympathie.

Donc depuis un mois j'étais à travers cette île magnifique, avec la sensation que j'étais au bout du monde. Point d'auberges, point de cabarets, point de routes. On gagne, par des sentiers à mulets, ces hameaux accrochés au flanc des montagnes, qui dominent des abîmes tortueux d'où l'on entend monter, le soir, le bruit continu, la voix sourde et profonde du torrent. On frappe aux portes des maisons. On demande un abri pour la nuit et de quoi vivre jusqu'au lendemain. Et on s'assoit à l'humble table, et on dort sous l'humble toit; et on serre, au matin, la main tendue de l'hôte qui vous a conduit jusqu'aux limites du village.

Or, un soir, après dix heures de marche, j'atteignis une petite demeure toute seule au fond d'un étroit vallon qui allait se jeter à la mer une lieue plus loin. Les deux pentes rapides de la montagne, couvertes de maquis, de rocs écroulés et de grands arbres, enfermaient comme deux sombres murailles ce ravin lamentablement triste.

Autour de la chaumière, quelques vignes, un petit jardin, et plus loin, quelques grands châtaigniers, de quoi vivre enfin, une fortune pour ce pays pauvre.

La femme qui me reçut était vieille, sévère et propre, par exception. L'homme, assis sur une chaise de paille, se leva pour me saluer, puis se rassit sans dire un mot. Sa compagne me dit:

— Excusez-le; il est sourd maintenant. Il a quatre-vingt deux ans.

Elle parlait le français de France. Je fus surpris.

Je lui demandai:

— Vous n'êtes pas de Corse?

Elle répondit:

— Non; nous sommes des continentaux. Mais voilà cinquante ans que nous habitons ici.

Une sensation d'angoisse et de peur me saisit à la pensée de ces cinquante années écoulées dans ce trou sombre, si loin des villes où vivent les hommes. Un vieux berger rentra, et l'on se mit à manger le seul plat du diner, une soupe épaisse où avaient cuit ensemble des pommes de terre, du lard et des choux.

Lorsque le court repas fut fini, j'allai m'asseoir devant la porte, le cœur serré par la mélancolie du morne paysage, étreint par cette détresse qui prend parfois les voyageurs en certains soirs tristes, en certains lieux désolés. Il semble que tout soit près de finir, l'existence et l'univers. On perçoit brusquement l'affreuse misère de la vie, l'isolement de tous, le néant de tout, et la noire solitude du cœur qui se berce et se trompe lui-même par des rêves jusqu'à la mort.

La vieille femme me rejoignit et,

torturée par cette curiosité qui vit toujours au fond des âmes les plus résignées:

— Alors vous venez de France? dit-elle.

— Oui, je voyage pour mon plaisir.

— Vous êtes de Paris peut-être.

— Non, je suis de Nancy.

Il me sembla qu'une émotion extraordinaire l'agitait. Comment ai-je vu ou plutôt senti cela, je n'en sais rien.

Elle répéta d'une voix lente:

— Vous êtes de Nancy?

L'homme parut dans la porte, impassible comme sont les sourds.

Elle reprit:

— Ça ne fait rien. Il n'entend pas.

Puis, au bout de quelques secondes:

— Alors vous connaissez du monde à Nancy?

— Mais oui presque tout le monde.

— La famille de Sainte-Allaize?

— Oui, très bien; c'étaient des amis de mon père.

— Comment vous appelez-vous?

Je dis mon nom. Elle me regardait fixement, puis prononça, de cette voix basse qu'éveillent les souvenirs:

— Oui, oui, je me rappelle bien.

Et les Brisemare, qu'est-ce qu'ils sont devenus?

— Tous sont morts.

— Ah! Et les Sirmont, vous les connaissiez?

— Oui, le dernier est général

Alors elle dit, frémissante d'émotion, d'angoisse, de je ne sais quel sentiment confus, puissant et sacré, de je ne sais quel besoin d'avouer, de dire tout, de parler de ces choses qu'elle avait tenues jusque-là enfermées au fond de son cœur, et de ces gens dont le nom bouleversait son âme:

— Oui, Henri de Sirmont. Je le sais bien. C'est mon frère.

Et je levai les yeux vers elle, effaré de surprise. Et tout d'un coup le souvenir me revint.

Cela avait fait, jadis, un gros scandale dans la noble Lorraine. Une jeune fille, belle et riche, Suzanne de Sirmont, avait été enlevée par un sous-officier de hussards du régiment que commandait son père.

C'était un beau garçon, fils de paysans, mais portant bien le dolman bleu, ce soldat qui avait séduit la fille de son colonel. Elle l'avait vu, remarqué, aimé en regardant défilé les escadrons, sans doute. Mais comment lui avait-elle parlé, comment avaient-ils pu se voir, s'entendre? comment avait-elle, osé lui faire comprendre qu'elle l'aimait? Cela, on ne le sut jamais.

On n'avait rien deviné, rien pressenti. Un soir, comme le soldat venait de finir son temps, il disparut avec elle. On les chercha, on ne les trouva pas. On n'en eût jamais de nouvelles et on la considérait comme morte.

Et je la retrouvais ainsi dans ce sinistre vallon.

Alors je repris à mon tour:

— Oui je me rappelle bien. Vous êtes mademoiselle Suzanne.

Elle fit "oui", de la tête. Des larmes tombaient de ses yeux. Alors, me montrant d'un regard le vieillard immobile sur le seuil de sa mesure, elle me dit:

— C'est lui.

Et je compris qu'elle l'aimait toujours, qu'elle le voyait encore avec ses yeux séduits.

Je demandai:

— Avez-vous été heureuse au moins?

Elle répondit, avec une voix qui venait du cœur:

— Oh! oui, très heureuse. Il m'a rendue très heureuse. Je n'ai jamais rien regretté.

Je la contempiais, triste, surpris, émerveillé par la puissance de l'amour! Cette fille riche avait suivi cet homme ce paysan. Elle était devenue elle-même une paysanne. Elle s'était faite à sa vie sans charmes, sans luxe, sans délicatesse d'aucune sorte, elle s'était pliée à ses habitudes simples. Et elle l'aimait encore. Elle était devenue une femme de rustre, en bonnet, en jupe de toile. Elle mangeait dans un plat de terre sur une table de bois, assise sur une chaise de paille, une bouillie de choux et de pommes de terre au lard. Elle couchait sur une paillasse à son côté.

Elle n'avait jamais pensé à rien, qu'à lui! Elle n'avait regretté ni les parures, ni les étoffes, ni les élégances, ni la mollesse des sièges, ni la tiédeur parfumée des chambres enveloppées de tentures, ni la douceur des duvets où plongent les corps pour le repos. Elle n'avait eu jamais besoin que de lui; pourvu qu'il fût là, elle ne désirait rien.

Elle avait abandonné la vie, toute jeune, et le monde, et ceux qui l'avaient élevée, aimée. Elle était venue, seule avec lui, en ce sauvage ravin. Et il avait été tout pour elle, tout ce qu'on désire, tout ce qu'on rêve, tout ce qu'on attend sans cesse, tout ce qu'on espère sans fin. Il avait empli de bonheur son existence d'un bout à l'autre.

Elle n'aurait pu être plus heureuse. Et toute la nuit, en écoutant le souffle rauque du vieux soldat étendu sur son grabat, à côté de celle qui l'avait suivi si loin, je pensais à cette étrange et simple aventure, à ce bonheur si complet, fait de si peu.

Et je partis au soleil levant, après avoir serré la main des deux vieux époux.

Le conteur se tut. Une femme dit:

— C'est égal, elle avait un idéal trop facile, des besoins trop primitifs et des exigences trop simples. Ce ne pouvait être qu'une sottise.

Une autre prononça d'une voix lente:

— Qu'importe! elle fut heureuse.

Et là-bas, au fond de l'horizon, la Corse s'enfonçait dans la nuit, rentrait lentement dans la mer, effaçait sa grande ombre apparue comme pour raconter elle-même l'histoire des deux humbles amants qu'abritait son rivage.

FIN

J. N. LAMARCHE
RELIEUR
No. 17, RUE SAINTE-THERÈSE
Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel
MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin et promptitude, et à prix très modérés.

